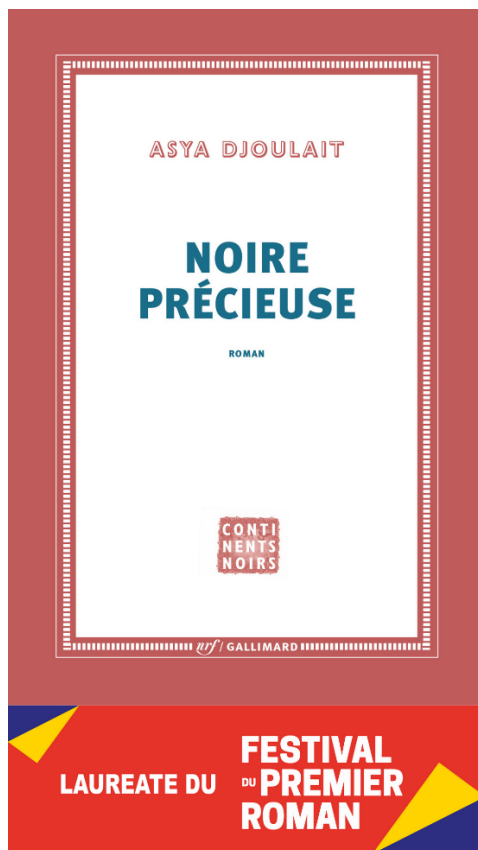




Asya Djoulaït : *Noire précieuse* (2020)

Hontes

Honte ; Discrimination ; Racisme ; Culture ; Mère ; Silence ; Côte d'Ivoire ; France ;
Classes sociales ; Éducation ; Hétérolinguisme



Date de publication originale : 2020.

Pages : 161 p.

Langue d'écriture : Français. Œuvre traduite : Non.

Récompenses : Prix du Festival du premier roman ; Prix du Jeune écrivain



© JF PAGA – Asya Djoulaït

Résumé :

Noire précieuse raconte l'histoire de Céleste et de sa mère Oumou, installées à Paris après que cette dernière a émigré de Côte d'Ivoire. Oumou, courageuse et fière, élève seule sa fille tout en tenant une boutique de cosmétiques africains. Céleste admire profondément sa mère que tout le monde surnomme la « femme-feu ». Toutefois, Céleste découvre un jour que ce surnom vient du fait que sa mère se dépigmente fortement la peau. Cette révélation bouleverse le regard de la jeune fille et fait naître en elle un sentiment complexe de hontes et de malaises : honte de sa couleur de peau et



honte du regard porté sur leurs différences dans une société où être noire reste difficile. Au lycée, son amitié avec Clémentine, issue d'un milieu aisé et blanc, accentue encore ce décalage : les conversations, les habitudes et les rêves de son amie mettent en lumière les différences culturelles et économiques qui séparent leurs vies. À travers ces relations intimes et contrastées, le roman aborde les différences de parcours de vie, le racisme systémique, l'acceptation progressive de son identité ainsi que la possibilité d'un vivre ensemble.

L'autrice :

Asya Djoulait est une écrivaine française, née en 1993 à Paris de parents algériens. Elle a grandi dans la capitale française avant de s'installer au Liban pour poursuivre un Master en littérature générale et comparée. C'est au cours de ses études qu'elle découvre l'écriture, en participant à un concours de nouvelles organisé par la Sorbonne. Primé, son texte *Filigrane* encourage l'autrice à poursuivre dans cette voie. Passionnée de théâtre, elle intègre les Cours Florent en 2017 avant de rejoindre une troupe internationale d'art dramatique. C'est cependant en 2020, à 24 ans, qu'elle publie son premier roman : *Noire précieuse*, aux éditions Gallimard. Ce roman, rendant également hommage au nouchi, un argot ivoirien, a reçu le prix du Jeune écrivain ainsi que le prix du Festival du premier roman. En 2025, elle publie *Ibn* aux éditions Grasset, une œuvre qui raconte l'histoire d'un adolescent, Issa, confronté à la mort de sa mère. L'écriture Asya Djoulait se caractérise par une sensibilité profonde aux questions identitaires et culturelles. Parallèlement à sa carrière littéraire, elle enseigne la littérature en région parisienne, partageant ainsi sa passion pour les lettres avec ses élèves.



Hontes

« Elle se frotta ardemment les mains sous l'eau chaude, mais le noir ne partait pas. » (p. 19)

Dès son *incipit*, le roman *Noire précieuse* (2020) d'Asya Djoulait instaure une ambiance intrigante : « Céleste se dit que sa mère sent les cendres » (p. 13). Est-ce un signe de mort ? De renaissance ? Est-ce positif ou négatif ? Les lignes suivantes semblent se vouloir rassurantes : « Depuis sa naissance, Céleste avait été nimbée d'amour et de la lumière. Elle avait pris forme dans la chaleur d'une mère que tout le quartier appelait la "femme-feu" » (p. 13), appellation fière, forte et guerrière s'il en est. Et pourtant, pourquoi cet usage de l'imparfait ? Pourquoi cette évocation des cendres ? Quelque chose aurait-il éteint ou fait brûler trop fort le feu de la mère ? Tout aussi cryptique, la suite de la page insiste sur un élément traumatique fort de la vie de Céleste, cette jeune fille ivoirienne, alors âgée de dix ans : « Quelques jours auparavant, Céleste avait posé la question qui l'avait arrachée de l'enfance » (p. 13). Très vite, l'on apprend que *la* question concerne une pommade *a priori* anodine, si ce n'est qu'elle est auréolée du mensonge de sa mère : le « tchatcholi » (p. 14). Si la mère la présente simplement comme un « genre de pommade pour être kpata¹ » (p. 14), elle est cependant effrayée quand elle voit sa fille y toucher :

Oumou s'était précipitée vers elle, le lui avait arraché [*i.e.* le pot de pommade] et avait écarté sa fille dans un mouvement de fureur. Elle avait eu quelque chose d'allumé et de désespéré dans le regard. [...] Oumou avait déclaré d'un ton comminatoire que ce n'était pas une crème pour les petites filles. (p. 14)

Malgré le mutisme de la mère à l'égard de cette pommade qu'elle dit n'avoir jamais utilisée elle-même, si ce n'est pour « avoir un joli teint, bien uniforme » (p. 20), le lecteur, comme Céleste, apprend très rapidement pourquoi le tchatcholi est à la fois un sujet de crainte et de honte. Il s'agit en réalité d'un produit extrêmement nocif utilisé pour se dépigmenter la peau (p. 16). Non content de découvrir que sa mère vend et considère le tchatcholi comme un produit cosmétique (censé atténuer la honte d'être noire), Céleste apprend également que la « femme-feu » est un sujet de moquerie et d'opprobre² au sein de sa communauté :

– Tu veux pas ressembler à la femme-feu ?! [dit le vendeur] Ces paroles, jetées sur le ton de la confidence moqueuse écorchèrent Céleste qui n'avait jamais entendu médire de sa mère. Cabrée, elle interrogea : – Qu'est-ce qu'elle a, la femme-feu ? – Bon. Chacun fait comme il veut pour manger le soir, mais vendre ses ancêtres pour rassembler aux Blancs là-ô... Tchatcholi a cramé sa peau qui est devenue comme des flammes ! [...] Même l'odeur... Ça sent fort ! Mais personne n'assume d'être un nègre de maison qui fouette son propre sang-là. Donc tu vas entendre : "J'entretiens ma peau pour avoir un beau teint, mais jamais yé

¹ Pour être belle.

² « Opprobre » est d'ailleurs le titre du premier chapitre.



vais utiliser tchatcholi tant tant tant³». La go⁴ qui te dit ça là, c'est la même qui va faire les boutiques pour demander le tchatcholi qui vient de States, le plus cher et le plus efficace. [...] Faut être fière de ta belle couleur-là ! (p. 22-23)

On comprend ainsi que le surnom d'Oumou vient en réalité du fait qu'elle a utilisé le produit à l'excès, jusqu'à s'en brûler la peau et lui faire conserver une odeur particulière⁵. Au fait de la situation, le regard de Céleste sur sa mère et sur sa propre couleur de peau changent. Être noire semble être un sujet de honte, un terme qui clôturé explicitement ce premier chapitre :

Tremblante, Céleste rassembla ce qui lui restait de courage pour observer les mains de sa mère qui remontaient la couverture, comme on ajuste un mensonge, comme on ferme un cercueil. Elles achevèrent de sortir Céleste de l'enfance. Elles étaient un feu de bois, labourées par la lave, tachées de flammes, de gris, de honte. (p. 27)

Vers la fin du roman, une violente altercation finit d'ailleurs par éclater entre la mère et la fille, Oumou projetant sur Céleste toute la honte qu'elle a toujours pris de soin de cacher :

Poussée à bout, Céleste manque de s'étrangler : – Bancale et vendue ?! T'es sérieuse là ?! C'est moi qui veux devenir comme d'autres gens ?! On va en parler de ma "vraie couleur" ! C'est moi qui me dépigmente la peau ?! C'est moi qui me suis gâtée la peau pour devenir claire ?! [...] Tout le monde sait que tu voudrais être blanche ! Et c'est moi qui vends mes ancêtres ?! C'est ça ta "gamme" ?! Ressembler à ce que t'es pas ?! Changer de perruque toutes les semaines ?! Même tes cils sont faux ! Et c'est moi la bancale ?! C'est moi la vendue ?! (p. 143)

Même si la honte liée à la couleur de peau est centrale dans le récit, l'autrice, Aysa Djoulait aborde également la honte sous d'autres formes. En dehors du fait qu'il faut déjà distinguer la honte de la peau foncée *per se*, de la honte cultivée par un système (p. 53), ou de la *honte de la honte* de la mère, le roman aborde également la honte liée au physique⁶ ainsi que la honte liée à l'échec⁷. Toutefois, c'est surtout la honte liée à l'appartenance socio-économique et culturelle que le roman met également en avant. En effet, alors que Céleste est acceptée dans un prestigieux lycée à Paris, elle

³ Bla-bla-bla.

⁴ Fille.

⁵ Il est toutefois important de faire remarquer que si la narration se concentre sur le cas d'Oumou, cette honte d'être noire, à quelques exceptions (factices ?) près, semble être communément partagée. Avoir la peau foncée est perçu comme un frein à la réussite affective, professionnelle et sociale : « – Toi tu dis ça parce que t'es métisse. Avec ta peau claire là tu peux faire la meuf nappy, mais nous on doit... – C'est quoi ça encore, « nappy », coupa Albertine. – Crari, c'est les Afro-Américaines qui veulent porter leurs cheveux crépus : « natural » et « happy » : ça fait nappy. – Foutaises sont en promotion là ou bien ?! Les filles, faites très attention même. Vous voyez à la télé des Noires coco taillés ?! Elles sont toutes lissées, perruquées, blanchies là ! Faut pas se faire avoir hein. Vous allez être naturelles dans la rue et puis les opportunités vont prendre la tangente et vous allez pleurer et demander pourquoi vous réussissez pas dans la vie et fionton. » (p. 46)

⁶ Si Céleste est une « go esprit » (une femme intelligente), les qualificatifs pour désigner son physique « gâté » (disgracieux) sont légion.

⁷ Comme dans *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) de Fatou Diome quitter le pays natal pour l'Europe puis revenir sans le sou est la honte ultime, impardonnable, même pour la famille, quelles qu'en aient été les causes et les conséquences : « Le père de Bosso avait longuement tchipé, et sans regarder son fils avait exprimé sa déception : – Ta mère et moi on avait mis nos espoirs sur toi, on s'est endettés et tu oses revenir comme si y a rien ? Tu nous as dépouillés pour du vent ! Espèce de rieneux. – Mais y'ai failli mour... – C'était mieux que tu meures là-bas ! C'est la honte sur nous maintenant. » (p. 107)



ne peut que prendre conscience des différents fossés qui la séparent de ses nouveaux camarades (p. 58 *sqq.*) : « Non mais avoir un jardin dans une maison de campagne, c'est pas exceptionnel... » (p. 136), lui dit un jour sa meilleure amie Clémentine, une jeune bourgeoise blanche. « Céleste se redressa d'un coup et explosa » (p. 136) :

– Je ne dis pas que c'est exceptionnel. Je te dis que ça existait pas ça pour moi avant aujourd'hui. Quand vous en parliez je l'imaginais, mais là je le vois. Tu comprends ou pas ?! [...] Clémentine comprenait ce qu'elle avait toujours pressenti. Mais elle ne trouve pas le ton, les mots, l'attitude qui lui auraient permis de rejoindre Céleste, enfoncée dans un silence intime et dans une douleur diffuse. Sa souffrance était d'une autre couleur. (p. 136-137)

Fossés avec ses nouveaux camarades, mais également avec ses semblables. Comme dans *Ma Part de Gaulois* (2016) de Magyd Cherfi, il s'avère que l'ascension sociale (notamment via l'éducation) est perçue comme un mouvement de transfuge de classe, voire de race, un sujet à la fois de fierté et honte :

– Tantie nous a dit que tu quittes le quartier l'an prochain ou bien ? – Oui, j'ai été acceptée dans un très bon lycée [répond Céleste]. – Ça paie de faire la bounty [...]. Le mot était lâché [...]. Noire en dehors et blanche en dedans parce que travailleuse et cultivée, parce qu'elle sort du quartier. Stoïque, Céleste essuya les accusations de haute trahison sans tenter de justifier. (p. 38)

Ce succinct relevé des différentes formes de honte est cependant loin d'être exhaustif. De façon latente ou patente, l'exploration des différentes formes de honte chez les individus issus de la migration est centrale dans *Noire précieuse*. Il serait cependant erroné de croire que l'autrice en dresse uniquement un portrait pessimiste et fataliste. Si Clémentine ne peut que reconnaître que la souffrance de Céleste est « d'une autre couleur », cela n'empêche pas les deux jeunes filles de « s'endormirent, blotties l'une contre l'autre » (p. 136). Loin de souscrire uniquement aux clichés de l'exotisme bienfaiteur toxique et narcissique de M. Guillot⁸ ou encore à ceux des bienveillantes (mais malhabiles) questions de la mère de Grégoire⁹, l'autrice souhaite montrer qu'il est possible de chercher à comprendre authentiquement l'autre dans ce qu'il a à la fois de « différent et attirant » (p. 111) : « C'est pas pareil, Clem [dit Céleste], je sais pas comment dire, mais c'est pas la même attitude. Toi t'as pas besoin de rapporter les choses, tu vis le truc et c'est tout. Avec toi, j'ai pas besoin de m'excuser » (p. 119). De la même manière, plusieurs chapitres permettent de réhabiliter la « femme-feu » tout en montrant à Céleste que, selon d'autres standards, elle n'a pas à rougir devant sa vie en France. Ces chapitres s'attachent essentiellement à retracer le parcours méritant d'Oumou depuis son village natal en Côte d'Ivoire jusqu'à sa boutique prospère dans la capitale

⁸ « Ses élèves l'appelaient "le bobo" parce qu'il se vantait d'habiter Belleville et d'être flexitarien : "Moi j'ai fait le choix d'un quartier de la diversité. Et l'écharpe que vous voulez autour de mon cou, je l'ai achetée lors de mon voyage au Kenya cet été. » (p. 118)

⁹ « Les questions [de Sylvie] se succédèrent, toutes plus malvenues les unes que les autres. » (p. 127)



française¹⁰. Après différentes explications, Céleste finira par comprendre les sacrifices, les difficultés, les choix et les souffrances de sa mère. Adviennent alors une compréhension et un soutien mutuel :

Et, plus bas, elle [*i.e.* Oumou] murmura à l'oreille de Céleste, comme lorsqu'elle était petite : – 'Tu es ma Noire précieuse. Céleste ferma les yeux, une larme coula sur sa joue et s'écrasa dans les bras de sa mère. Des bras calcinés aux couleurs d'incendie. Des bras comme des remparts. Des bras maternels parcourus par une unique larme qui éteignit les feux. (p. 145)

À différents égards, le roman d'Asya Djoulait dessine ainsi le parcours d'une progressive acception de son identité : de la fierté naïve à la fierté informée en passant par l'acception des faiblesses tout humaines. L'expression la plus emblématique de cette acception de soi est sans doute à trouver le fait que le roman est partiellement rédigé en nouchi, un argot ivoirien. En effet, si Céleste éprouve d'abord une « gêne paralysante » (p. 160) à l'idée de parler nouchi, dans l'avion qui la mène *in fine* en Côte d'Ivoire, elle se surprend « à sourire, fière d'avoir spontanément roulé le “r” [à l'ivoirienne] » (p. 160). L'hétérolinguisme de l'œuvre affiche ainsi fièrement cette appartenance : « Elle [*i.e.* Céleste] se sentait son cœur se dénouer, sa langue se délier, prête à danser à l'intérieur de sa bouche et à s'accorder au rythme de ses origines » (p. 160).

¹⁰ On peut ainsi comprendre la réaction de la mère lorsque sa fille lui propose de retourner un an au pays dans le cadre d'un stage : « « Ah bon ?! Donc tu as la chance de vivre derrière l'eau et puis maintenant tu veux aller là d'où tout le monde veut pann [*i.e.* partir] quoi ?! Sois un peu sérieuse toi aussi ! – C'est juste un an maman ! On peut partir ensemble si tu veux. – Yé veux pas retourner là-bas moi. » (p. 156)



Autre œuvre

Ibn, Paris, Grasset, 2025.

Pour aller plus loin

« Conversation avec Asya Djoulait », entretien mené par Imène Benmansour :

https://www.dunemagazine.net/articles/conversation-avec-asya-djoulait?utm_source=chatgpt.com

Rencontre littéraire avec Asya Djoulait pour son livre *Noire précieuse* :

<https://www.youtube.com/watch?v=fV-jjI93RiM> [page consultée le 16 septembre 2025]